

CULTURE

Lise Chovino est née il y a dix neuf ans à Morne-à-l'eau, en Guadeloupe, dans une famille « versée dans l'art des mots ». « Why'z Panthera », son nom d'artiste, résume assez bien la personnalité de la jeune poétesse singulière et fine d'esprit. La panthère, précise Lise, est discrète, solitaire et avisée. Et cela, pour mieux revenir au monde. « Post Pulvis Réversibilité » (Editions **Elzévir**), son recueil de poèmes surprend par la profondeur de son regard pluriel, sa force et son style « décalé ». Rencontre.



Post Pulvis Réversibilité de Lisa Chovino

Vous êtes de la Guadeloupe, quels rapports entretenez-vous aujourd'hui avec votre île de naissance ?

Mon île a une très grande place dans mon cœur. Vous pouvez noter beaucoup de références à la Guadeloupe dans mes poèmes, même si j'utilise aussi énormément de références auxquelles on ne pense pas toujours de premier abord quand on parle de mon île. Par exemple, le poème « Mon île dans mon exil » est une référence directe à la Guadeloupe, alors que je quittais sa terre pour partir poursuivre mes études. Mes souvenirs d'enfance, mes débuts dans la vie et toutes les anecdotes qui construisent les premières bases d'un parcours, tout cela est lié à mon île. Même si je ne suis pas actuellement sur le territoire guadeloupéen, je ne cesse de m'informer de son actualité et je suis toujours désireuse d'en apprendre davantage sur ses richesses.

Quels sont les aspects de la culture guadeloupéenne dont vous êtes le plus fière ?

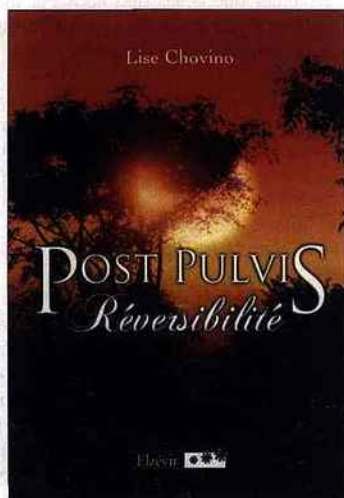
Je dirai le fait qu'elle soit multiculturelle. C'est le terme qui me vient toujours en premier lorsqu'il s'agit d'évoquer la culture guadeloupéenne. En effet, comme toute culture issue du métissage, nous avons cette richesse offerte par les différentes strates de notre histoire. Parce qu'une culture est rattachée à un espace géographique, il faut aussi parler du territoire guadeloupéen dont les innombrables ressources ne demandent qu'à être

exploitées, dans le sens positif du terme.

Nos rythmes aussi sont très riches et font ma fierté, non seulement les rythmes du Gwo Ka, mais aussi la biguine, le quadrille, le tango et le boléro, qui ont bercé mon enfance et les instants que je passais avec mes grands-parents. Et, du fait même qu'elle soit multiple, la culture guadeloupéenne a énormément de ressources et de potentiel pour continuer de se développer à la lumière de notre grande histoire et des ambitions de son peuple.

Quelles études faites-vous et dans quel objectif ?

Après deux années de classes préparatoires littéraires au lycée Gerville Réache, à Basse-Terre, je suis maintenant des études de management interculturel. Je souhaite travailler dans un environnement qui me permette de développer des échanges entre plusieurs pays, dans le domaine qui fonde toute société : la culture. J'ai vraiment envie de mettre à profit mon grand intérêt pour les arts et la culture dans ma vie, et aussi d'utiliser les compétences d'analyse multiculturelle que m'offre mon origine guadeloupéenne active. Je dis active, car selon moi la culture ne doit pas se subir, mais être appropriée comme un potentiel positif. Je m'explique : je suis née en Guadeloupe parce qu'il faut naître quelque part, mais je suis Guadeloupéenne parce que je vis ma culture et que je me sers de ses richesses.



Depuis quand écrivez-vous ?

Je ne pourrai pas donner de date exacte, j'écris depuis très longtemps, j'ai envie de dire depuis mon plus jeune âge. Par contre ma poésie a beaucoup évolué au fil des années, elle était d'abord très jeune, assez scolaire à une période, puis, au fur et à mesure que j'ai créé ma personnalité artistique, elle s'est libérée des carcans conventionnels pour devenir la poésie de Why'z Panthera : une poésie portée sur mes questionnements sur le monde, sur l'essence des choses et sur moi-même, avec la réflexion (Why'z vient de l'anglais « why is » car je m'interroge sur le pourquoi des choses) et l'observation pour tirer le meilleur profit de la multiculturalité (Panthera, en référence à la panthère dont le mode de vie est très porteur d'enseignement pour moi : elle observe, sait se faire discrète pour mieux revenir au monde de manière efficace). Il n'y a pas de vie accomplie sans évolution, j'écris donc depuis très longtemps, mais ma plume évolue au rythme de ma vie.

Pourquoi avoir choisi de publier maintenant vos poèmes ?

Au départ, je ne faisais pas beaucoup lire mes poèmes, mais dès le collège, j'ai commencé à les partager avec certains de mes enseignants qui m'ont dès lors suggéré de publier mes textes. J'ai aussi participé à de nombreuses manifestations poétiques lors desquelles j'ai eu l'occasion de déclamer et de recevoir du soutien de mes auditeurs. Puis, plus je me suis immergée dans le monde de l'art et de la culture, plus j'ai élaboré ma personnalité, plus l'envie de publier s'est précisée. La publication a été pour moi un choix bien pesé et elle intervient à un moment où j'en éprouve l'envie, et où j'ai envie d'offrir à mes mots une résonnance nouvelle et plus large que les limites de mon esprit individuel. Comme certains désirent donner la vie à un enfant, j'ai désiré donner la vie à mes mots pour qu'ils s'épanouissent et permettent, je l'espère, de changer le regard conventionnel qu'on porte trop souvent sur les choses pour que chacun y trouve une source d'épanouissement.

Quels sont vos rêves et vos espoirs ?

Mon plus grand rêve est que la culture devienne un atout majeur dans la vie de chacun, que les connaissances réelles permettent de fonder une meilleure société sur les bases du savoir, du respect et de l'ambition positive. J'aimerais que chacun prenne activement part à sa propre vie et comprenne que l'existence ne se subit pas, mais qu'elle se vit. J'aimerais que l'hypocrisie cède la place à la sincérité et que chaque peuple, que chaque individu soit fier de son histoire et de lui-même pour savoir tisser des liens d'échanges internationaux riches et productifs sur le plan humain. En somme, j'aimerais que les mots ne restent pas lettre morte et que chacun s'abstienne de

répandre des promesses si elles ne sont que volatiles... J'aimerais que les mots retrouvent leur valeur.

« Post Pulvis », l'un des titres de votre recueil de poèmes, signifie littéralement « après les cendres ». D'autres mots latins émaillent vos poèmes. D'où vous vient cette connaissance du latin ?

Je n'ai pas appris le latin sur les bancs de l'école, mais je m'y suis intéressée par moi-même. Je ne pourrais pas tenir une conversation en latin, mais j'aime rechercher des expressions latines, ou d'autres langues, pour renforcer l'aspect multiple de mon écriture. Je n'utilise pas seulement le français, mais aussi le créole, l'anglais, l'espagnol, le latin ou le grec. Cela donne une « coloration » à mes textes qui soulignent mon engagement pour le multiculturel, car il y a énormément à apprendre de la multiplicité.

Qu'aimeriez-vous que l'on retienne de vos réflexions à la lecture de vos poèmes ?

J'aimerais que les lecteurs retiennent qu'il n'y a pas une seule manière de voir la réalité. Que la vie s'enrichit du prisme des perceptions singulières. Le message que je veux faire passer est qu'il faut apprendre à se défaire des ornières du conventionnel, apprendre à repenser le monde, à se repenser soi-même pour pouvoir avancer. Je voudrais qu'à la lecture de ces textes, chacun reconsidère sa manière d'aborder la vie et que la sagesse devienne le motif fédérateur de toutes nos ambitions. J'utilise des images atypiques, mais elles n'ont qu'une visée : ramener l'être à lui-même pour qu'il repense son rapport au monde et à son essence. « Réversibilité », par exemple, n'exprime que trop bien cette remise en question des conceptions conventionnelles de la matière, du monde, des éléments, de l'être lui-même.

Qui sont vos auteurs favoris ?

J'apprécie des auteurs de divers horizons, mais j'ai une préférence pour la poésie de Baudelaire et les « Fleurs du Mal ». J'ai découvert Gary Victor dans le cadre du Prix Carbet des lycéens alors que je faisais partie d'un atelier de Sciences Politiques à mon lycée en Première. Son premier roman que j'ai lu a été « Les Cloches de la Brésilienne », j'ai accroché à ce style qui sait si bien allier l'intrigue policière et les aspects si particuliers de la culture haïtienne, puis j'ai lu d'autres livres de Gary Victor, avec le même plaisir. J'aime aussi les textes de deux auteurs chiliens : Pablo Neruda et Vicente Huidobro. Je n'en ai étudié que quelques poèmes en classes préparatoires et cela a suffi pour m'accrocher à ces styles d'écriture poétique si proche de la terre et de l'humain. Ensuite, il y a des auteurs guadeloupéens dont j'apprécie certains écrits, ou même des slams. Le premier nom qui me vient est celui de Lukubert Séjour, que j'ai eu l'occasion de rencontrer alors que je tenais un atelier de

“J'aimerais que les mots retrouvent leur valeur”

slam au lycée, et dont j'apprécie l'agilité d'esprit et de jeu de mots.

Quel est votre livre de chevet ?

Mes livres de chevet changent en fonction de mes humeurs, mais je dois dire qu'il y en a deux qui ne me quittent pas depuis un bon moment et dont je ne me lasse pas : « Canto General » de Pablo Neruda, un recueil de poèmes en espagnol, et « L'invention de soi, Une théorie de l'identité » de Jean-Claude Kaufmann, un essai sur la construction sociale et personnelle de l'identité.

Votre écriture et si singulière et vos idées si profondes qu'on a du mal à croire que vous êtes si jeune. Vous sentez-vous en décalage avec votre époque ? Votre âge ou votre génération ?

On me fait souvent cette remarque sur mon âge et je dois avouer qu'elle me fait toujours sourire. Selon moi, il n'y a pas d'écriture de l'âge. Chacun a des idées et une plume, qui lui permet de les exprimer de manière singulière. La mienne a cette particularité qui, effectivement, contraste avec mon « âge ». Mais, l'âge en soi n'est pas un facteur déterminant dans mon écriture, il ne s'agit que d'une donnée administrative - j'ai une date de naissance - et je pars du principe qu'il n'y a pas d'âge pour apprendre à comprendre le monde. Maintenant, sur un plan personnel, je dois admettre que je ne suis pas toujours en accord avec les idées « jeunes », dans le sens où on comprend couramment ce concept de la jeunesse mêlée à l'innocence, aux boîtes, à un certain langage et à beaucoup d'autres symboles représentatifs de cette notion. J'ai une personnalité plutôt réfléchie et effectivement un peu en décalage avec la conception courante de ma tranche d'âge. Mais je suis toujours heureuse de découvrir des jeunes qui, comme moi, s'expriment avec leurs mots, leurs méthodes et tentent d'apporter des solutions à notre réalité chancelante. Il n'y a pas d'âge pour chercher à comprendre le monde, et je fais partie des jeunes qui intègrent ce principe. Et ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le laisse entendre, parce qu'on met souvent, trop souvent en avant une image de la jeunesse en débandade, en détresse ou en totale perte de repères et de règles de vie. Je me plais à dire que je fais partie des jeunes, mais que je ne suis pas « jeune ». Il y aurait de quoi dissenter pendant des heures sur ce concept, sur cette construction sociale et idéologique d'une « jeunesse » aux rites reconnaissables. En tout cas, je ne suis pas en décalage avec l'actualité de mon époque, car c'est d'elle que s'alimente ma poésie, sans cette réalité, mes mots n'auraient pas été... ■

Propos recueillis par Renée Mendy